



La tragédie des Kurdes **Ils se sont battus pour nous et nous les abandonnons...**

Le Point

www.lepoint.fr Hebdomadaire d'information du jeudi 10 janvier 2019 n° 2419

L 13780 - 2419 - F. 4,90 €

Mais quand est-ce qu'on arrête ça !

La France sur un volcan
Grand débat : le guide des idées fausses



Paris, sur la passerelle
Léopold-Sédar-Senghor,
le 5 janvier.

La Sorbonne au pays



J'adore ce nouvel amphi, absolument parfait pour y enseigner Epicure.

Abou Dhabi. Chaque année, 250 professeurs de l'université parisienne vont y enseigner. Un vrai choc des cultures. Enquête.

PAR VIOLAINE DE MONTCLOS

Un vendredi matin de novembre. Des limousines tournent dans Paris et sa proche banlieue, ramassant, au pied de leur domicile, ici un professeur de géographie, là un professeur de philosophie, là encore

quelques enseignants de droit, de lettres ou d'histoire de l'art. Tous sont professeurs titulaires à la Sorbonne et tous sont emmenés en voiture avec chauffeur à l'aéroport Charles-de-Gaulle. Au lounge, dans la foule des hommes d'affaires en costume, *Financial Times* sous le bras, qui constituent l'es-

sentiel de la clientèle s'envolant en première classe pour Dubai, on repère sans difficulté les profs à leurs épaisses lectures (thèses de philosophie ou d'histoire de la Renaissance, piles de copies à corriger). Suivront cinq heures de vol durant lesquelles, se réjouit l'un de ces beaux esprits, les hôtesse proposeront « champagne, bordaux grand cru et Coton-Tige à volonté », jusqu'à l'aéroport de Dubai, où ils monteront, cette fois deux par deux, dans d'autres limousines qui les emporteront dans la nuit

ILLUSTRATION: TARTRAIS POUR « LE POINT »

de l'or noir

désertique des Emirats arabes unis. Direction la capitale : Abou Dhabi.

Ils se sont réveillés ce matin dans des appartements parisiens trop étroits, aux étagères débordant de livres, enseignant dans l'une des plus prestigieuses et des plus anciennes universités d'Europe, mais payés pour la plupart entre 3 000 et 5 000 euros brut en fin de carrière : pas de quoi enfileur un gilet jaune, peut-être, mais de quoi songer tout de même avec une certaine amertume aux longues années d'études qu'ils ont dû accomplir et à cette France qui, comparée à la plupart des pays membres de l'OCDE, rémunère si mal l'érudition et la transmission du savoir. Et ils s'endormiront ce soir dans les lits XXL du Beach Rotana d'Abou Dhabi, un hôtel 5 étoiles propriété du cheikh Khalifa ben Zayed al-Nahyane, pré-



Réplique. Edifiée en 2008 sur 90 000 mètres carrés, la Sorbonne Abou Dhabi accueille 1 000 étudiants.

sident des Emirats arabes unis, un émir aux yeux duquel ces sorbonnards, ou du moins ce qu'ils représentent, valent de l'or.

Chaque année, 250 professeurs de Paris-4 et de Paris-5 effectuent cette migration vers Abou Dhabi pour y donner durant deux semaines, dans l'enceinte de la petite sœur émirienne privée de leur université, un concentré de leurs cours parisiens. La première fois, la vue des bâtiments, une kitschissime Sorbonne bis construite sur l'île Al Reem, en périphérie de la ville, les a tous fait marrer. « Ils ont voulu imiter la coupole du Quartier latin, c'est grotesque, raconte un professeur d'histoire. Mais, passé la surprise, c'est le bonheur. Vous avez un problème de wi-fi ou besoin d'un bus pour organiser une sortie avec vos étudiants ? Il suffit de claquer des doigts et vous obtenez tout ce que vous

voulez dans la seconde. Cela nous change tellement de Paris, où il faut se mettre à genoux pour obtenir qu'une ampoule soit changée. » Le défraîchement *per diem*, qui s'ajoute à leur salaire parisien, contribue évidemment à la bonne humeur générale : 500 euros par jour pour les professeurs titulaires, 400 pour les maîtres de conférences. Jusqu'à récemment, l'argent leur était distribué en billets à la fin du séjour, et il fallait voir ces professeurs, un peu changés en tontons flingueurs, reprendre l'avion pour Paris une précieuse enveloppe kraft bourrée de billets de banque serrée contre leur cœur. Aujourd'hui, leur salaire émirien est viré sur leur compte en banque, mais il reste, puisqu'il s'agit de *per diem*, non imposable. « En plus de mon salaire parisien, je me fais 5 000 euros en deux semaines, se réjouit un professeur de lettres. L'année dernière, j'ai pu renflouer mon découvert et m'offrir une porte blindée. »

Armes de compétition massive.

Retour en 2005. Dans la guerre d'influence que se livrent les Etats du Golfe pour s'inventer un avenir post-rentes énergétiques, l'éducation et la culture sont des armes de compétition massive. Or un homme, Pascal Renouard de Vallière, genre d'intermédiaire autodidacte et de facilitateur de contrats entre la France et le Moyen-Orient depuis des décennies, a l'oreille du prince émirien ; et au cheikh Zayed ben Sultan al-Nahyane, père du président des Emirats actuel, Renouard de Vallière souffle cette idée géniale : s'offrir la vénérable Sorbonne, car, beaucoup plus que nos grandes écoles, l'université parisienne fondée vers 1253 par Robert de Sorbon est connue ■■■



SORBONNE ABU DABHI/DR

« En plus de mon salaire parisien, je me fais 5 000 euros en deux semaines. » Un prof de lettres

■■■ dans le monde entier, son nom fleure bon le Quartier latin, la vieille Europe et une excellence universitaire bientôt millénaire. Renouard de Vallière, qui ignore que de multiples universités parisiennes peuvent en réalité prétendre au nom de Sorbonne (*voir encadré*), s'adresse uniquement à Jean-Robert Pitte, le président tout feu tout flamme de Paris-4, qui voit vite l'intérêt, notamment financier, que son établissement peut trouver à l'affaire. Les termes du contrat ? Paris-4 assurera le volet pédagogique, avec garantie absolue, comme en France, de liberté académique et de mixité ; en échange, les Emirats s'occuperont de la logistique, paieront rubis sur l'ongle le salaire, les voyages, l'hôtel des professeurs et reverseront surtout 15 % des droits d'inscription de chaque étudiant à Paris-4.



La promotion « Simone de Beauvoir », c'est vous ?

La grande vie. L'affaire est conclue en 2006. Tout va dès lors à toute allure. Philippe Boulanger, géographe, se souvient d'avoir été envoyé pour créer au pas de charge le département de géographie. « On était six maîtres de conférences à partir, il y avait un esprit start-up assez exaltant, raconte-t-il. Je suis parti à Beyrouth, au Qatar et à travers tous les Emirats arabes unis pour recruter des étudiants. Il fallait aussi convaincre des collègues d'accepter de venir enseigner. Or le projet soulevait des critiques. Puis, une fois qu'ils ont compris leurs conditions de travail, ils ont demandé à venir le plus souvent possible. » Deux ans plus tard, les bâtiments flamboyants neufs, un campus de 90 000 mètres carrés, un auditorium de 700 places et une coupole absurde sont inaugurés. « Problème, les Emiriens se sont aperçus qu'ils avaient acheté la mauvaise Sorbonne. Ils attendaient des cours d'économie, de finance, de droit, et ils ont vu arriver les professeurs de Pa-

ris-4 qui enseignent lettres, philosophie et histoire », sourit M^e François Ameli, avocat de Renouard de Vallière. « Quant à l'idée de dispenser les mêmes cours qu'à Paris, sans les adapter et en les réduisant à quinze jours intensifs au lieu d'une année, c'était absurde », raconte un ancien membre de l'équipe dirigeante de Paris-4. « Louis XIV ? Pour certaines de mes étudiantes émiriennes, il est inconnu au bataillon. Quant au cubisme, elles ignorent absolument de quoi il s'agit », témoigne une professeure d'histoire de l'art. « Alors, raconter que les cours et les diplômes des deux Sorbonne sont équivalents, d'autant que nos étudiants ont parfois appris le français en accéléré avant de s'inscrire en licence, c'est une plaisanterie. Cela ne veut pas dire que le niveau est mauvais, beaucoup d'étudiants sont même excellents, mais nous devons nous adapter à leurs références culturelles, et c'est d'ailleurs pour nous un excellent exercice », ajoute-t-elle.

Etonnant choc des cultures

entre ces professeurs issus de la vieille Europe en crise et ces étudiants, pour beaucoup issus des riches familles émiriennes, qu'un bal ininterrompu de voitures avec chauffeur dépose le matin à la grille. 80 % sont des filles, car les jeunes hommes sont plutôt envoyés étudier à l'étranger. « On devine les sacs Vuitton et les chaussures de marque sous les abayas, leur monde nous est financièrement inaccessible, constate une professeure de lettres. Quand je culpabilise d'enseigner dans un Etat non démocratique, où on voit des ouvriers immigrés bosser nuit et jour et par 50 °C, un peu comme dans la Grèce antique, je me dis qu'au moins nous contribuons à l'éducation des filles. Mais, là aussi, pour les ex-gauchistes que sont certains d'entre nous, admettre que l'argent peut être un outil d'émancipation, c'est un drôle de truc. »

Aujourd'hui, douze ans après son ouverture, la petite Sorbonne privée du désert compte environ 1 000 étudiants. Leurs professeurs parisiens gagnent désormais Abou Dhabi par Air France, et ceux qui ont connu la glorieuse époque où l'administration émirienne les transportait sur Etihad, l'une des plus luxueuses compagnies du

ILLUSTRATION : TARTRAI POUR « LE POINT »

« Pour les ex-gauchistes que sont certains d'entre nous, admettre que l'argent peut être un outil d'émancipation, c'est un drôle de truc. » Une prof

monde, en parlent encore avec émotion. « *On avait même le droit de troquer son billet de première contre un billet de couple, et certains venaient avec leur conjoint* », soupire l'un d'eux. En général, le samedi est une journée off pour se remettre du voyage, et, dès le dimanche matin, une navette part du Beach Rotana avec à son bord un petit groupe de profs qui regagneront l'hôtel après leur trois à cinq heures de cours quotidiennes. Chacun occupe ensuite son temps libre comme il l'entend. Certains nagent nonchalamment dans la piscine, arpentent les éternelles mêmes galeries commerçantes de la capitale émirienne. « *Moi, je suis incapable de travailler là-bas, l'atmosphère flics-néons me rend complètement neurasthénique*, raconte celui qui s'est offert, grâce à ses émoluments, une porte blindée l'an dernier. *La vie culturelle est quand même limitée, il n'y a pas de librairie, pas de cinéma, on s'emmerde. Heureusement, maintenant, il y a le Louvre.* »

D'autres mettent à l'inverse à profit ce temps loin de Paris pour combler le retard pris dans leur travail. « *J'avance mes cours, je corrige des copies, c'est hyperrentable pour moi... Vous verriez la bibliothèque de l'université, des Mac dernier cri, un personnel aux petits soins, le rêve!* » Question quotidienne

d'importance qui préoccupe quand même pas mal tout ce petit monde: choisir le restaurant du soir. On prend un taxi à plusieurs pour aller dîner dans un riad ou sur le port, on pousse parfois jusqu'à faire une virée en 4x4 dans les dunes, on mène la grande vie, pour une fois. L'un de ces professeurs migrants se récrie tout de même: « *Il n'y a vraiment rien d'indécemment là-dedans, et je vous assure que, pour préparer et adapter nos cours sur place, on travaille dur, on ne rentre pas avec la marque du maillot.* » Beaucoup disent d'ailleurs que, si la motivation est essentiellement pécuniaire, ils prennent plaisir à sortir de leurs repères habituels, à se laisser bousculer par un public différent.

Conscience. Reste tout de même à composer, en conscience, avec le fait d'enseigner dans une monarchie réputée parmi les plus autoritaires de la région. En 2011, l'arrestation pour ses écrits prodémocratiques de Nasser ben Ghaïth, économiste et intervenant régulier à la Sorbonne d'Abou Dhabi, n'avait pas suscité la moindre réaction de l'université française, pas plus que sa condamnation en 2017 à dix ans de prison. Plus récemment, le cas de la chercheuse et normalienne Lila Lamrani, sé-

L'exception française

Il existe 90 institutions d'enseignement supérieur étranger aux Emirats arabes unis, 70 sont américaines, une seule est française: la Sorbonne Université Abou Dhabi. 80% de ses étudiants sont des femmes.

lectionnée fin juillet 2018 par la direction de Paris pour diriger le département de philosophie et de sociologie de la Sorbonne d'Abou Dhabi (Suad), et à qui le poste a été retiré fin août par les Emiriens, sans explication, interroge. Sur le papier, ils n'ont pourtant pas voix au chapitre concernant le choix des enseignants et le contenu des programmes. « *J'ai été choisie après avoir été auditionnée, comme cinq autres candidats sélectionnés sur dossier, par un jury parisien en bonne et due forme*, explique la jeune femme, qui tombe des nues quand le poste lui est enlevé un mois plus tard, alors qu'elle est déjà en train d'installer sa petite famille sur place. *J'ignore si ce sont mes origines algériennes ou mon passé de militante qui ont finalement déplu aux Emiriens, mais Paris n'est en fait pas souverain.* »

Répressif. Le cas de la chercheuse fit en octobre 2018 l'objet d'une tribune signée dans *Le Monde* par 137 intellectuels. « *Les autorités émiriennes ont pris la mauvaise habitude d'interférer avec les institutions universitaires qui se trouvent sur leur sol*, commente Stéphane Lacroix, professeur à Sciences po et spécialiste du Moyen-Orient. *Abou Dhabi est un des régimes les plus répressifs de la région, les habitants y sont constamment surveillés et la moindre opinion politique dissidente y est sévèrement réprimée. Je ne dis pas qu'il ne fallait pas saisir cette occasion de créer des liens et de former des étudiants, mais la Sorbonne ne peut pas se coucher chaque fois que les Emiriens violent la liberté académique.* » Malgré nos demandes répétées, ni Eric Fouache, vice-chancelier de la Suad, ni Jean Chambaz, le président de la Sorbonne, n'ont, sur le cas de Lila Lamrani comme sur les termes exacts du contrat qui les lie aujourd'hui aux Emiriens, accepté de répondre aux questions du *Point*. Sur son site Internet, la petite Sorbonne du Golfe se prévaut sans vergogne de « *760 années d'excellence académique* ». Et affiche sa toute fraîche devise: « *Un pont entre les civilisations* » ■

La mauvaise Sorbonne ?

En signant avec Paris-4, installée dans le bâtiment historique de la rue des Ecoles, les Emirats arabes unis croyaient s'offrir la Sorbonne. Mais, depuis l'éclatement, au lendemain de 1968, de l'université de Paris en treize entités distinctes, plusieurs de ces universités désormais spécialisées pouvaient légitimement prétendre au nom de Sorbonne, qui n'appartient juridiquement à personne. Ce qui n'a pas empêché Abou Dhabi et Paris-4 de signer une clause d'exclusivité interdisant à toute autre Sorbonne de s'implanter au Proche et au Moyen-Orient. Fin 2007, le président de l'université de droit Paris-1 Panthéon-Sorbonne l'apprenait à ses dépens, quand, alors qu'il croyait pouvoir

signer à Doha l'implantation d'une antenne au Qatar, il fut sommé d'y renoncer par un Quai d'Orsay fort embarrassé par cette clause émirienne. Le plus drôle est que, les Emiriens étant ébaubis d'apprendre que Paris-4 n'était qu'une faculté de lettres, cette dernière a dû rapidement aller frapper à la porte de Paris-5 pour conclure un accord et envoyer des professeurs de gestion, d'économie et de droit. Et au cas, peu probable, où les Emiriens comprendraient quelque chose à ce galimatias, Paris-Sorbonne (Paris-4) a fusionné en janvier 2018 avec Pierre-et-Marie-Curie (Paris-6) pour former une seule Sorbonne Université... Bienvenue en France ? ■